Ami du Clergé du 15 avril 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Mois de Marie. — *Les femmes de la Bible.* — I. Les Croyantes, 193. — II. Les Dévouées, 195. — III. Les Fidèles, 197.
Sermons pour les grandes fêtes. — *Pour l'Ascension :* La vie de la grâce, 200.
Le mot du Pasteur. — XXV. *5e Dimanche après Pâques :* Nos devoirs envers notre conscience, 202.
Les Saints Patrons — *Sainte Monique, Patronne des mères affligées :* Comment elle travailla à la conversion de son fils, 204. — *S. Jean devant la Porte-Latine, Patron des typographes et ouvriers du livre :* L'apostolat par la presse, 205.
En lisant. — Noblesse de l'instituteur catholique, 207. — Respect au Saint-Sacrement, 208.

POUR LE MOIS DE MARIE

Les Femmes de la Bible

I

LES CROYANTES

Mes frères,

Je voudrais, pendant les instructions de ce mois de Marie, vous entretenir des femmes de la Bible. J'entends par là, non seulement les femmes du Nouveau Testament ou de l'Evangile, mais encore les femmes de l'Ancien Testament.

Mon intention n'est pas d'attribuer une instruction spéciale à chacune d'elles et de me borner à vous présenter chaque fois un type unique ou, si vous l'aimez mieux, une figure particulière. Je préfère les réunir en groupes qui me paraissent offrir un caractère commun, et ce sera comme une succession de splendides tapisseries pieuses que, pendant ce mois de Marie, nous allons voir se dérouler devant nous, demandant à chacune d'elles son enseignement et ses exemples.

J'ai pensé que ce sujet convenait à ces réunions du soir, et qu'il pourrait être avec vous de quelque utilité et même de quelque intérêt. De quelque utilité, puisqu'au moins il vous inspirera le désir d'achever ce que je n'aurai fait qu'ébaucher imparfaitement, en lisant la Bible vous-mêmes. De quelque intérêt, puisque, j'espère vous le montrer au cours de ces instructions, nous avons beaucoup à apprendre des femmes de la Bible.

Aujourd'hui, c'est un premier groupe que je vous présente, et que j'appellerai, si vous le voulez bien, *le groupe des Croyantes*. Il est composé de trois personnages : d'abord Sarah, épouse d'Abraham et mère du peuple juif ; puis, dans le Nouveau Testament, Elisabeth, épouse de Zacharie et mère de Jean-Baptiste le Précurseur ; enfin et surtout, Marie, épouse du Saint-Esprit et mère de Jésus-Christ.

Ce groupe des Croyantes, nous allons lui demander sa leçon, et cette leçon, vous l'allez voir, est éminemment pratique.

Les Croyantes nous diront d'abord *l'objet de la foi ;* en second lieu, *nos diverses attitudes* devant l'objet de la foi ; et enfin, *la récompense de la foi.* Si vous étiez effrayés, m. f., d'un pareil programme, je vous fais la promesse, — que j'espère tenir, — de ne développer que brièvement ces trois points.

I. — *L'objet de la foi*

J'ai dit que les Croyantes nous révélaient d'abord l'objet de la foi. C'est qu'en effet lisez cette triple histoire, dont je viens de vous indiquer, pour ainsi dire, les titres ; lisez cette histoire de Sarah, d'Elisabeth et de Marie. Vous serez frappés d'une première chose : c'est que la foi, c'est-à-dire la vérité, dans laquelle on leur demande d'entrer, la proposition qu'on leur émet, cette vérité et cette proposition sont des promesses.

Ce n'est pas un sacrifice que la foi leur demande en premier lieu, à Sarah, Elisabeth ou Marie ; c'est une espérance que la foi fait briller devant leurs yeux ! Et cette espérance, — connaîtriez-vous assez peu l'Ecriture Sainte pour que j'aie besoin de vous la signaler ? — cette espérance, c'est l'espérance la plus douce et la plus pure de toutes au cœur de la femme, c'est l'espérance de la bénédiction divine, qui rendra leur foyer fécond.

Ce qui est en ce monde le rêve de toute femme, c'est cela que l'Ecriture propose, et à quoi elle demande aux Croyantes d'adhérer dans la foi.

Première remarque qu'il faut maintenant nous appliquer ; oh ! que les Croyantes sont utiles à entendre, car elles nous prêchent ceci : « Notre foi à nous, femmes de la Bible, a eu pour objet une espérance heureuse, et votre foi à vous, chrétiens, jusqu'à la fin des siècles, sera de même un espoir immortel ! »

En vérité, nous ne sommes pas habitués à considérer les choses de cette façon. La Foi nous apparaît toujours comme un joug, comme un sacrifice et comme une croix. Nous pensons que Dieu doit nous être vraiment reconnaissant de vouloir bien accepter ses paroles, parce qu'elles sont dures et qu'elles nous crucifient !

Eh bien ! ce n'est pas vrai. L'objet de notre foi, aujourd'hui comme hier, c'est au contraire une espérance et une promesse, et par conséquent essayons de redresser nos habitudes de penser. Remercions Dieu d'avoir bien voulu nous introduire dans cette voie grandiose, qui nous conduit au mystère de sa vie ; et ceux qui se refusent à croire, ne leur donnons pas intérieurement comme un certificat d'indépendance et de liberté, mais plaignons-les de tout notre cœur, parce qu'il leur manque ce que nous avons, une surnaturelle espérance.

L'objet de notre foi, c'est donc une promesse heureuse, et une promesse heureuse qui, dans le groupe dont nous parlons, est allée en se développant.

Rappelez-vous l'histoire. A Sarah, épouse d'Abraham, qu'est-ce donc que les Anges annonçaient ? Ils lui annonçaient la fécondité de sa race, mais la fécondité bornée à ce monde : « Voici que tu auras un fils qui deviendra le père d'un grand peuple, le fondateur d'une race et d'une nation. » C'était tout ! Grande chose, sans doute, déjà ; mais après tout, promesse terrestre et humaine, comme l'Ancien Testament les prodiguait.

Avec Elisabeth, la promesse heureuse fait un pas

de plus. C'est toujours, sans doute, la promesse de la fécondité : « Voici que tu auras un fils. » Mais celui-là, ô Dieu, quel sera-t-il ? Fondateur d'une race, père d'une nation ? C'était déjà grande et sublime chose ! Le fils d'Elisabeth sera plus glorieux encore : Celui-là, dit l'Evangile, sa mission sera de préparer un peuple, non plus pour le monde, mais pour Dieu. Celui-là aura pour promesse, non pas d'engendrer des générations infinies, mais de préparer la route à la régénération des âmes et au salut. Celui-là sera un patriarche encore, mais non pas un patriarche à la manière naturelle et réaliste du fils de Sarah ; il sera un patriarche à la manière surnaturelle et intime du Précurseur qui prêche la pénitence et prépare les voies au Christ Jésus.

Et enfin, à la troisième personne qui compose le groupe des Croyantes, à Marie, la promesse heureuse est plus douce encore, mais c'est toujours la promesse de la fécondité : « Voici que tu engendreras un fils. » Mais celui-là, ô Dieu, quel sera-t-il ? Père d'une race et fondateur d'une nation, comme celui de Sarah ? Précurseur et sanctificateur, comme celui d'Elisabeth ? Plus que cela ! Père d'une race, oui ; mais d'une race née de ses souffrances et de son sang. Précurseur comme le fils d'Elisabeth, oui encore ; mais précurseur, cette fois, non plus de la Croix et du rachat, mais, pour tous ceux qui voudront le suivre, de la gloire et du salut. Celui-là sera le Saint par excellence, celui-là sera le Fils de Dieu !

Eh bien ! m. f., ces trois promesses qui vont ainsi s'enrichissant par étape, ne l'avez-vous pas deviné déjà ? ce sont les promesses de notre foi.

Je vous ai fait remarquer qu'elles consistaient dans un espoir. Lequel ?

D'abord l'espoir de la fécondité et de l'exaltation humaine. Car, si notre foi chrétienne est surnaturelle dans sa substance et son objet principal ; si notre *Credo* a autre chose à nous apprendre que des vérités purement naturelles ; cependant, retenez-le une bonne fois, notre *Credo* et notre foi chrétienne assurent le développement et la fécondité totale des puissances naturelles en nous. Loin de nous gêner, la foi nous aide et nous éclaire. Loin d'enlever à notre esprit une ombre même de liberté, elle lui assure une certitude tranquille sur les problèmes les plus délicats, les plus difficiles, mais aussi les plus substantiels et les plus profonds qui puissent se poser jamais. La foi nous enseigne, à supposer que notre raison n'y arrive point par elle-même, l'existence de Dieu, sa paternité, sa Providence, sa bénédiction pour les justes et ses châtiments pour les pécheurs. Et enseigner ces vérités à l'esprit humain, c'est lui promettre la félicité dans les choses naturelles.

Et puis, la foi donne autre chose qui vaut mieux. Elle donne la fécondité préparatrice, elle ouvre les voies pour le salut et elle apprend à l'esprit de l'homme, malgré son obscurité et ses ténèbres, à croire en Dieu. Elle apprend au cœur de l'homme, malgré ses misères et ses péchés, à aimer Dieu et le prochain. Et c'est la seconde étape, qui se terminera comme elle s'est terminée pour la Vierge Marie, par l'Assomption même jusqu'au trône de Dieu, par la gloire où nous jouirons de sa vision directe et où il nous pénétrera de sa béatitude, où, selon l'expression de l'Evangile, nous serons véritablement assis sur son trône, devenus comme ses enfants.

Voilà, d'après la Bible et le groupe des Croyantes, l'objet de la foi.

II. — *Nos attitudes devant l'objet de la foi*

J'ai dit qu'en second lieu, je vous montrerais nos différentes attitudes en face de l'objet de la foi. Ces différentes attitudes, je les prendrai encore dans la Bible.

1. Il est une première attitude, que j'appellerai par son nom, bien que ce nom soit un peu vulgaire; la première attitude de l'homme devant la foi qui lui est présentée, c'est *le rire !*

Vous rappelez-vous ces paroles de la Genèse ? Tandis que devant la tente où il se reposait, les voyageurs mystérieux instruisaient Abraham de sa postérité sans nombre, la Bible nous montre Sarah qui écoutait à la porte de la tente, un peu cachée par les toiles mobiles qui la constituaient. En entendant les anges promettre à Abraham une innombrable postérité, elle se regarda elle-même et songeant à son âge avancé, Sarah, dit la Bible, se mit à rire de tout son cœur. Et quand Abraham fut rentré, elle lui dit : « Est-elle possible, cette promesse des anges, et ne croyez-vous pas qu'ils se sont moqués de vous ? »

Bien jolie scène, n'est-ce pas ? patriarcale et primitive, que je vous ai rapportée dans toute sa simplicité. Malgré son rire toutefois, Sarah vit se réaliser la prophétie des anges, et quand ils repassèrent, un an après, Isaac, son fils, était là.

M. f., devant la foi nous dévoilant ses belles et heureuses promesses, devant l'affirmation que nous deviendrons un jour les fils de Dieu, devant le ciel entr'ouvert, devant l'avenir promis, devant les surnaturelles grandeurs annoncées, devant les trônes à partager éternellement avec Dieu, savez-vous ce que l'homme a souvent trouvé à faire ? Il a trouvé à faire la réponse de Sarah, il a éclaté de rire ! Et il s'est cru très intelligent et très fort ! Il s'est regardé lui-même et il s'est dit : « Est-il possible que je devienne jamais un fils de Dieu ? Ceux-là mentent qui le promettent, ce sont des billevesées et des songes creux. » Et il est allé propager son rire sonore, se contentant, pour toute réponse, de traiter de crédules, quand il n'allait pas plus loin, ceux qui se refusaient à partager ses opinions.

Et c'est là l'attitude, encore aujourd'hui, d'un très grand nombre de gens. Il y a en France, à l'heure actuelle, beaucoup d'esprits qui se croient profonds et instruits, qui estiment posséder un peu de clarté, et qui sont juste aussi avancés devant les promesses de la foi, que Sarah devant la promesse des anges. Ils ricanent, et c'est tout.

Eh bien ! je vous demande, à l'adresse de ceux qui ricanent, de passer avec pitié auprès d'eux, avec pitié dans les deux sens du mot : avec une pitié méprisante, pour qu'ils voient que vous les jugez et qu'elle les châtie, et avec une pitié charitable, pour qu'elle intercède pour eux et qu'elle les ramène. Ce sont là deux attitudes qui doivent être tenues l'une et l'autre. Il faut de la justice et de la bonté, il ne faut pas l'une sans l'autre. La bonté sans la justice, c'est la faiblesse, et Dieu ne sait pas se départir de ces deux attributs.

Sarah se mit à rire, symbolisant par là l'attitude de beaucoup d'esprits en face des promesses de la foi.

2. Heureusement, après Sarah, nous avons dans la Bible une seconde attitude, élevée celle-là. C'est celle de la Vierge qui, dans la maison de Nazareth, aux promesses de l'archange, se borna à répondre,

angoissée : « O Ange de Dieu, comment deviendra possible ce que vous me dites là ? »

Ah ! ici, m. f., dans cette parole modeste, ce n'est plus l'incrédulité qui éclate, c'est *l'angoisse qui hésite,* c'est la bonne volonté qui cherche, c'est simplement l'âme qui interroge et qui voudrait voir un peu.

Et cette incrédulité qui cherche, ne la prenez pas seulement en pitié, prenez-la en charité.

L'incrédulité qui interroge, qui voudrait une lumière, et qui n'en a jamais repoussé un seul rayon, l'incrédulité qui souffre de la soif de savoir, celle-là, Dieu sans doute l'aime déjà et un jour la bénira. Celle-là, à notre tour, entourons-la de tendresse, de dévouement, de prière et de charité. Et alors elle arrivera à la troisième attitude devant la foi, qui est marquée aussi dans l'Ecriture Sainte et qui s'appelle l'acceptation.

3. *L'acceptation silencieuse* comme en Elisabeth. Car, vous l'avez remarqué sans doute, si l'Evangile nous montre Zacharie hésitant, il ne nous dit pas que, même une seconde, Elisabeth ait reculé devant les promesses de l'ange ; elle a cru immédiatement, dans la simplicité de son cœur, dans le silence de sa vie.

Acceptation silencieuse d'Elisabeth, ou bien *acceptation explicite et généreuse* de la Vierge Marie. Car, à la même page qui rapporte cette interrogation anxieuse : « Comment cela deviendra-t-il possible ? » vous trouvez cette autre formule, celle de toutes les soumissions, de toutes les obéissances : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole ! »

III. — *La récompense de la foi*

Et j'avais promis, m. f., de développer devant vous une troisième pensée. Après vous avoir fait dire par les Croyantes de la Bible l'objet de notre foi, les diverses attitudes de notre foi, je me proposais de leur faire dire encore la récompense de notre foi.

Cette récompense tient en un mot : c'est le bonheur ! Quand l'esprit de l'homme s'est soumis à Dieu, quand il a bien voulu accepter ses promesses heureuses, ce qu'il éprouve immédiatement, c'est le contentement intime et profond d'être arrivé à la fin de la lutte. « Depuis que vous êtes entrée dans ma maison, ô Marie, disait Elisabeth, j'ai senti que mon enfant tressaillait de joie dans mon sein. »

Et dès lors, ô mon Dieu, à partir de l'heure où vous avez véritablement pénétré une intelligence et un cœur d'homme, cette intelligence et ce cœur tressaillent dans la sécurité et la joie. C'est un phénomène qui a été constaté : beaucoup d'esprits, et des meilleurs, sont revenus à la foi catholique pour en goûter la récompense, qui s'appelle la sécurité et la joie.

Et c'est pourquoi les pages de la Bible que je vous ai citées se terminent par des cantiques d'actions de grâces ; c'est pourquoi les premières lignes de l'Evangile de S. Luc sont, si je l'ose dire, toutes vibrantes de ces chants. Je vous invite à les relire, comme conclusion de ce premier entretien, et à vous les appliquer à vous-mêmes. Puisque vous croyez, vous avez droit à la récompense promise à Elisabeth : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, car les heureuses promesses auxquelles vous avez adhéré se réaliseront en vous. » Et voici qu'autour d'elle, comme pour apporter une confirmation vivante à ces paroles, Zacharie et Marie se mettaient à chanter : Marie son *Magnificat*, et Zacharie son *Benedictus ;* leur bonheur se traduisait par des chants de louange et de reconnaissance.

M. f., que ce *Magnificat* soit, aux pieds de la Sainte Vierge, notre première prière ce soir, à nous au moins qui sommes des croyants, pour que notre foi s'affermisse et pour que, dans cette vallée de larmes, notre âme puisse toujours chanter un cantique de reconnaissance et d'actions de grâces! Ainsi soit-il.

II

LES DÉVOUÉES

Mes frères,

Nous avons étudié le premier groupe des femmes de la Bible, et les Croyantes, puisque c'est ainsi que nous les avons désignées, nous ont appris tour à tour l'objet de notre foi, les diverses attitudes que l'on peut prendre devant les propositions de la foi, et enfin la récompense que la foi apporte à notre conscience et à notre cœur.

Aujourd'hui, c'est d'un autre groupe que je voudrais vous entretenir. Après vous avoir montré les Croyantes, je voudrais vous parler des Dévouées.

Le dévouement, je n'étonnerai personne d'entre vous en affirmant que c'est bien là le rôle social et, si je l'osais dire, l'office propre de la femme. Même la liturgie catholique, avare cependant de félicitations et de compliments, même la liturgie catholique, quand elle parle de la femme et prie pour elle, lui donne souvent comme synonyme ce beau qualificatif dans une phrase ordinairement très mal traduite : « *Oremus pro devoto femineo sexu* » ; ce qui ne veut pas dire « Prions pour le sexe féminin qui est dévot », mais ce qui veut dire littéralement « Prions pour le sexe féminin qui est dévoué. »

Je voudrais, sans insister davantage sur cette première affirmation, — car j'imagine que personne ici n'a l'envie de protester intérieurement contre elle, — je voudrais vous dire, d'après la Bible, quelles *formes* diverses le dévouement doit revêtir, et en second lieu, de quels *caractères* il doit toujours s'entourer pour être apprécié à sa juste valeur et porter ses fruits féconds.

Telles sont les deux pensées qui feront tout le partage de cet entretien.

I. — *Les formes du dévouement*

D'après la Bible, la première forme du dévouement, particulièrement du dévouement de la femme, c'est *la sollicitude.*

Vous avez lu cette scène, gracieuse entre toutes, qui nous raconte la naissance de Moïse. Moïse, de race israélite, portait sur lui, en naissant, la haine, la persécution et même la condamnation à mort des Pharaons, jaloux de conserver leur empire et inquiets de la propagation rapide de ces Hébreux qu'ils avaient reçus jadis. Sa mère, voulant le soustraire à cette condamnation à mort que les Pharaons avaient annoncée, eut recours à un de ces stratagèmes des mères qui, dans leur sagesse, quand elles se voient impuissantes, immédiatement vont vers Dieu. Elle déposa dans une corbeille enduite de résine et de poix son nouveau-né et, le confiant aux ondes si

capricieuses du Nil, elle l'abandonna surtout à la Providence de Dieu. Et la Bible nous raconte qu'après avoir fait cet acte de foi, la mère de Moïse rentra chez elle.

Mais, dans les roseaux sur le bord du fleuve, il y avait encore une femme qui veillait. Marie, sœur de Moïse, était demeurée et, d'un regard attristé, elle suivait la petite corbeille qui entraînait à la dérive toutes les tendresses de sa mère et tout son cœur avec elle. Et quand la fille du Pharaon vint à son tour au fleuve pour s'y baigner, cette Marie, sœur de Moïse, eut une de ces ruses, une de ces habiletés que nous ne pardonnerions jamais si elles n'étaient inspirées par le plus profond amour : elle s'approcha de la fille du Pharaon, proposa, pour l'enfant qu'on voulait recueillir, une nourrice et s'en alla chercher sa mère.

Oh ! la douce et gracieuse scène, n'est-ce pas ? la scène encore une fois bien patriarcale et primitive, mais la scène éternelle en même temps ; scène des premiers âges sans doute, mais scène aussi de tous les temps ; scène que nous avons vue nous autres, et chacun pour notre propre compte, se renouveler ! Oui, n'est-il pas vrai ? quand nos petites années se trouvaient sommeillantes sur le grand fleuve du temps, n'est-ce pas que, comme pour Moïse, cette sollicitude d'une femme a veillé sur nous ? N'est-ce pas que toutes nos jeunes années s'en sont allées, non pas à la dérive, mais sous la surveillance, sous la protection, sous le regard infiniment doux d'une femme : notre mère, d'une autre peut-être : notre sœur, qui nous aimaient presque également ?

Et quand nous avons grandi, oh ! ne croyez pas, m. f., que le besoin ait cessé pour nous de sentir sur notre vie la même maternelle ou fraternelle sollicitude ; ne croyez pas, Mesdames, que votre rôle soit fini, quand vous avez regardé longtemps un petit berceau d'enfant. Votre sollicitude doit aller beaucoup plus loin, votre dévouement doit durer toute la vie. Mère, épouse, sœur, vous aurez toujours à veiller sur ce grand enfant qui s'appelle l'homme. Je ne dis pas qu'il vous le demandera toujours ; je vous préviens même qu'à une certaine heure, peut-être, il vous dira : « Maintenant, j'ai grandi et je suis très capable de marcher tout seul. » Mère, épouse, sœur, quand l'homme vous parlera de la sorte, je vous en prie, ne le croyez point ! L'homme, au courant de la vie, est toujours sur une nacelle fragile ; il s'en va toujours à la merci de ses résolutions changeantes et de ses volontés capricieuses, même quand il se refuse à l'avouer. C'est une force pour lui et c'est un premier service à lui rendre que de veiller toujours maternellement, fraternellement, amoureusement sur lui ; c'est votre rôle, Mesdames. La sollicitude, c'est la première forme de votre dévouement. Ne croyez pas qu'elle cesse un jour de s'imposer à vous, et fières du rôle grandiose que la Providence vous a assigné, acceptez-le généreusement.

Sollicitude, première forme du dévouement de la femme, première forme, en somme, de tous les dévouements, car vous pensez bien que si j'ai pris pour type la femme de la Bible, je veux cependant m'adresser à toutes les âmes chrétiennes, sœurs de Jésus-Christ et épouses de Dieu.

2. Deuxième forme du dévouement, surtout de la femme : *le conseil.* La Bible encore nous en donne un exemple saisissant et c'est un peu plus loin que l'histoire de Moïse ; il faut, dans les livres sacrés, tourner quelques pages et arriver au Livre des Rois, à l'histoire de David.

David, prédestiné de Dieu pour occuper le trône d'Israël, vit longtemps se dresser devant lui la jalousie de Saül. Mais Saül, tout en détestant David, avait commis une grave imprudence : il lui avait donné pour épouse une de ses filles, Michol. A partir de cette heure, on peut dire que David put se reposer sur son épouse, bien sûr qu'elle suffirait à déjouer toutes les embûches de son père. Il y a, dans le Livre des Rois, une page extrêmement curieuse que je me permets de vous recommander : la page où Michol, prévenue des projets homicides de son père, en avertit David son époux, et lui dit doucement : « Il faut fuir dès ce soir, car si tu restes encore ici cette nuit, tu es mort. » Et de fait, la nuit même, des assassins s'introduisaient dans la chambre de David heureusement désertée.

J'y vois, Mesdames, le symbole du second dévouement de la femme qui s'appelle le conseil. Ce grand enfant, fils, époux, frère, père même quelquefois, ce grand enfant, vous avez un très grand service à lui rendre : c'est le service du conseil. Pourquoi ? Je le dirai très simplement : parce que, dans la vie pratique, vous êtes plus savante, plus habile que lui. Et je me garderai, vous le pensez bien et vous le comprenez, je me garderai bien de trancher la question de savoir si la femme est ou n'est pas plus intelligente que l'homme ; mais il y a une chose sur laquelle je n'hésiterai pas à me prononcer : c'est qu'elle est d'ordinaire beaucoup plus fine, plus prudente, mieux avisée ; elle descend davantage dans le détail des choses, elle a pris une plus longue habitude d'examiner les événements de près. Dans la vie pratique, il lui arrive certainement de voir son chemin plus clairement que l'homme ; je ne dis pas qu'elle voit très haut, je ne dis pas qu'elle soit toujours capable de développer devant le voyageur des horizons infinis ; mais je dis que pour la journée présente il semble qu'elle jouisse d'un meilleur soleil que nous. Eh bien ! la journée présente, c'est précisément la journée du conseil donné à ce grand enfant que vous avez presque toujours près de vous.

3. Et enfin, troisième forme du dévouement. Après la sollicitude et après le conseil, le dévouement dans ce qu'il a de plus humble, mais dans ce qu'il a également de plus palpable et de plus visible : le dévouement sous la forme du *service*.

C'est un mot qui revient très fréquemment dans l'Ecriture Sainte ; c'est un titre que revendiquent, je ne dirai pas humblement, je dirai plutôt avec orgueil, les plus grandes femmes de la Bible. Elles se font appeler des servantes, et dussé-je, après tous les éloges que je viens de vous adresser, dussé-je maintenant vous froisser un peu, très simplement encore je dirai ma pensée. Je ne crois pas, Mesdames, que la femme soit l'égale de l'homme, ni qu'elle le puisse devenir jamais ; mais je crois qu'il lui reste un grand rôle, celui que l'Ecriture même lui a assigné ; je crois que la femme est l'aide de l'homme, qu'elle est faite pour le secourir et pour le seconder, pour s'associer à lui dans le travail de chaque jour en lui donnant son service propre, et c'est pourquoi, après avoir choisi dans l'Ancien Testament mes titres de sollicitude et de conseil, je vais trouver dans l'Evangile le titre de service absolument simple et quotidien.

Qui de vous n'a dans l'esprit, au moment même

où je parle, cette touchante figure de Marthe, sœur de Madeleine et de Lazare ? Qui de vous ne la voit, dans son souvenir, empressée à servir le Maître, à lui préparer, au retour de ses voyages apostoliques, une hospitalité reposante, à lui donner à Béthanie un accueil gracieux et réconfortant tout à la fois ? Et autour de Marthe, qui de vous ne voit ce groupe un peu estompé de femmes dont l'Evangile ne nous dit qu'une seule chose : « De Galilée en Judée et de Judée aux bords du Jourdain, des femmes suivaient le Prophète pour le servir et pour l'aider. »

Oh ! ces apôtres muets ! ce groupe de femmes qui, en travaillant pour lui, a permis à Jésus de donner sa journée tout entière aux soins des malades, à la consolation des affligés, à la résurrection des morts ! Oh ! ces quelques femmes qui font que les trois années de ministère public n'ont pas été gâchées par les préoccupations matérielles et ont pu être dépensées entièrement au service de nos âmes et à notre relèvement !... Mes frères, avez-vous songé à les remercier comme il convenait ? Vous êtes-vous demandé quelle part leur revenait dans la rédemption du monde, malgré l'attitude si effacée et si modeste qu'elles ont conservée ?

Eh bien ! Mesdames, cette part, proportionnellement parlant, c'est celle, je vous assure, qu'il convient d'exiger de vous ; elle est assez belle pour que vous vous en contentiez; elle est assez grande pour satisfaire toutes les ambitions. C'est votre place, la seconde ; mais est-ce qu'il ne vaut pas mieux être reine au second rang que d'être au premier je ne sais quelle créature qui n'a plus de nom dans aucune langue, et qui n'exerce plus aucune vie, et ne comprenez-vous pas l'erreur de cette manie contemporaine qui, en voulant faire de la femme l'égale de l'homme, n'aboutira qu'à une seule chose : à la détruire et à l'abaisser ?

Ainsi le dévouement, plus particulièrement le dévouement de la femme, doit s'exercer sous cette triple forme : de la sollicitude, du conseil, du service, et il doit, vous ai-je dit en commençant, s'entourer d'un caractère général que la Bible elle-même va nous indiquer, sous peine de perdre à peu près toute sa valeur et de ne pas produire ses fruits.

II. — *Le caractère du dévouement*

Le dévouement de la femme doit s'entourer, Mesdames, de *discrétion.* Lisez la Bible ; méditez soigneusement les pages que je viens de vous indiquer ; vous serez frappées du peu de place qu'occupent dans la Bible les figures pourtant si grandes que nous avons ensemble admirées. Les Dévouées de la Bible sont des figures en demi-teinte ; une phrase, un verset par ci par là, et rien de plus. Pour me borner à un seul exemple, Marthe avait une sœur qui est célèbre sous le nom de Marie-Madeleine ; Marthe était une dévouée ; Marie-Madeleine, nous la retrouverons dans le groupe des converties. De laquelle surtout est-il parlé dans l'Evangile ? Je vais renouveler votre scandale, ou plutôt j'espère que je vais renouveler votre édification. C'est de la convertie qu'il est question le plus longuement ; la dévouée passe rapide dans les souvenirs évangéliques, pour s'évanouir presque aussitôt.

N'en soyons pas surpris, m. f. L'Evangile a toujours demandé le silence pour les grandes vertus. — L'Evangile a demandé le silence et la discrétion pour la charité, car vous vous rappelez les exhortations célèbres du Sauveur Jésus allant jusqu'à demander que la main gauche ignore ce que vient de donner la droite. — L'Evangile demande le silence et la discrétion pour la prière et l'adoration : « Quand vous prierez, disait Notre-Seigneur, ne faites pas comme les orgueilleux, n'allez pas à travers les rues récitant visiblement des invocations. Quand vous prierez, rentrez dans votre chambre, assurez-vous que la porte en est bien close et là, quand vous aurez fait le secret entre le Père du Ciel et vous, là laissez déborder votre cœur et chantez. » — L'Evangile donc demande au même degré le silence et la discrétion pour le dévouement. C'est pourquoi Marie, sœur de Moïse, après avoir veillé avec tant de sollicitude sur la petite corbeille confiée aux eaux du Nil, dans l'histoire du libérateur du peuple de Dieu, disparaît immédiatement ; nous la retrouverons en une seule circonstance, celle que je dirai tout à l'heure. C'est pourquoi Séphora, femme de Moïse, l'abandonne de son plein gré et le quitte, quand il retourne en Egypte pour accomplir sa mission. C'est pourquoi Michol, femme de David, a pour ainsi dire disparu de l'histoire et ne conserve plus de souvenir que dans la mémoire de quelques petits enfants qui apprennent l'Histoire Sainte. C'est pourquoi, dans l'Evangile, Marthe s'efface derrière Marie-Madeleine. C'est pourquoi l'Evangile n'a pas même pris la peine de nous laisser les noms des saintes femmes qui servaient le Collège apostolique.

Que ce soit donc une leçon pour vous, Mesdames ! Dévouez-vous puisque le dévouement est une forme de la charité ; dévouez-vous par la sollicitude, par le conseil, par le service. Mais de grâce, et surtout, pour que votre dévouement soit fructueux, pour que ce soit Dieu qui le récompense, que votre dévouement soit discret ; ne sonnez pas de la trompette devant vous pour que toutes les fenêtres s'ouvrent et qu'on vous voie passer !

Que votre dévouement soit discret, avec pourtant quelques petites revanches par ci par là, car il ne faut pas être plus sévères que la Bible. Marie, si elle s'est effacée devant son frère, est cependant venue un jour lui faire quelques reproches au désert ; Michol, si elle a disparu dans l'histoire de David, s'est cependant un jour moquée de lui parce qu'il avait dansé devant l'arche ; Marthe, si elle occupe dans l'Evangile une moindre place que Madeleine, semble avoir cependant quelque impatience de la voir toujours aux pieds du Maître, tandis qu'elle prépare le repas Petites revanches du dévouement obscur qui, poussé à bout en certaines circonstances, peut bien se permettre une critique ou un sourire. J'ai tenu à vous les signaler, afin que ceux qui en seront les témoins ou les victimes sachent accepter cette petite revanche, et surtout pour que vous, Mesdames, autant que possible, vous l'évitiez de votre mieux. Ainsi soit-il.

III

LES FIDÈLES

Mes frères,

Après le dévouement, la fidélité est une autre forme de la charité. Dussé-je vous sembler continuer aujourd'hui des éloges que peut-être vous avez pu trouver exagérés, dussé-je, par ce que je vais

dire, aller contre un proverbe populaire que je me garderai de vous citer, j'ajouterai : la fidélité, qui est une des formes de la charité, est aussi l'un des attributs le plus fréquemment répandu du cœur de la femme.

Il n'est donc pas étonnant que la Bible, après nous avoir proposé le type des Croyantes, après nous avoir montré le groupe des Dévouées, nous offre le type des Fidèles. C'est ce groupe des Fidèles de la Bible que je voudrais vous présenter ce soir, et, faisant pour lui comme nous avons fait pour les Croyantes et pour les Dévouées, je voudrais l'interroger et, en lisant son histoire, apprendre de lui d'abord quelle est *la matière* de la fidélité, je veux dire quels sont les sentiments auxquels il est de notre devoir de rester toujours attachés ; et puis, en second lieu, quelles *épreuves* cette fidélité peut courir et doit surmonter.

Matière et épreuves de la fidélité, ce sera tout l'objet de ce pieux entretien.

I. — *Les sentiments auxquels il faut rester fidèle*

1. D'abord, nous demanderons aux Fidèles de la Bible quelle est la matière de leur fidélité, ou, suivant une autre expression synonyme que j'ai employée, à quels *sentiments* nous devons toujours rester attachés ? Car c'est une première remarque qu'il ne faut point omettre : quand il s'agit de fidélité, tout le monde comprend immédiatement de quoi il est question : il est question évidemment de sentiments et d'affections. Il n'est pas le moins du monde question d'opinions, de convictions ou d'idées, car s'il était question de convictions, d'opinions ou d'idées, prêcher la fidélité, ce serait, si vous me permettez cette expression, enfoncer des portes ouvertes.

Nous offrons en effet, sous le soleil, ce spectacle en apparence contradictoire, que nous sommes à la fois très mobiles et très tenaces, très changeants et très obstinés. Quand il s'agit de nos petites opinions personnelles et des soi-disant lumières de notre esprit, nous sommes très tenaces et très obstinés, mais très mobiles et très changeants quand il s'agit des attachements de notre cœur. Je ne prouverai pas cette affirmation : elle saute aux yeux. Et elle s'explique : notre obstination dans nos idées et notre mobilité dans nos sentiments tiennent, en somme, à la même raison, et cette raison s'appelle tout simplement l'égoïsme. Nous aimons beaucoup nos idées, nous nous y attachons avec rage, il ne nous arrive presque jamais d'en changer : savez-vous pourquoi ? Parce que nos idées font partie de nous-mêmes, parce que nos opinions, c'est notre richesse personnelle et qu'elles se confondent avec nous. Et nous sommes, au contraire, très mobiles dans nos tendresses et nos amours ; savez-vous pourquoi encore ? Parce que nous ne sommes jamais satisfaits de nos trouvailles, parce que nous cherchons toujours et qu'il ne nous arrive à peu près jamais de nous déclarer contents et apaisés.

Ainsi, ce double phénomène, en apparence contradictoire, se résout au contraire en une triste et lamentable unité qui est l'unité de notre amour pour nous-mêmes, autrement dit, de notre égoïsme. Et c'est pourquoi, quand nous posons la question de la fidélité, c'est toujours, au vu et au su de tout le monde, de nos sentiments qu'il s'agit.

2. A quoi donc, m. f., devons-nous être fidèles dans nos affections ? Pour employer une phrase plus explicite et plus claire, quels sont les objets que nous devons toujours aimer ? — La Bible, dans le groupe des Fidèles, va nous l'apprendre.

a) Ce que nous devons aimer d'abord, c'est notre famille, ce sont nos proches, ceux qui nous sont unis par les liens de la chair et du sang : père, mère, frères, sœurs, époux, épouse, fils, filles ; et je pense dire là une vérité claire.

Qui ne reconnaîtra cependant que j'ai dit là une vérité très fréquemment oubliée ? Qui aura assez peu vécu pour n'avoir point fait lui-même cette triste constatation qu'il nous arrive trop souvent d'aimer en dehors du cercle de la famille ? Qui n'a senti cette faiblesse des cœurs désireux de se donner et disant, avec une apparence de franchise et de vérité, qu'ils ne peuvent pas se donner à leur foyer, que leur foyer ne leur suffit pas, qu'ils ont besoin de le déborder ? Le déborder, soit ; à la condition que sur lui s'épanchent d'abord les flots de tendresse, de dévouement et d'affection qui sont dans l'ordre de la Providence et le commandement même de Dieu.

b) Alors, après la famille selon la chair, oui, je sais bien qu'il en est une autre selon l'esprit ou, pour mieux dire encore, une autre selon le cœur. L'Evangile lui-même sanctionne cette famille morale que les plus pauvres en ce monde sont capables de se donner. Quand, par exemple, il veut nommer, par un synonyme, les disciples de N.-S. Jésus-Christ, savez-vous comment il les appelle ? Il les appelle de ce mot réaliste, mais profond : « *les siens* ». Les amis de Notre-Seigneur, c'étaient les siens, c'est-à-dire qu'ils se les était attachés dans une tendresse assez étroite pour qu'il suppléât les liens du sang par les liens aussi forts du dévouement et de l'amitié.

3. Cette double famille, c'est le premier objet de notre tendresse et je vous dirai tout à l'heure jusqu'où il faut l'aimer.

Et puis, voici, ajoutent les Fidèles de la Bible, après la famille, un autre objet de notre amour et de notre attachement : c'est la patrie. C'est la même chose au fond : la patrie, c'est la famille agrandie. Ne voyez-vous pas qu'elle nous rend les mêmes services que la famille ? Ne voyez-vous pas que, si notre mère nous a appris les mots, c'est notre patrie qui nous apprend la langue ? Ne voyez-vous pas que, si notre mère a pu nous préparer une part d'héritage, notre patrie nous donne encore davantage ? Ne voyez-vous pas que, si notre famille a disposé autour de nos berceaux quelques relations, c'est la patrie qui en a élargi le cercle pour notre âge mûr et nos vieux ans ? Ne voyez-vous pas que, si notre famille nous a donné le bien-être de notre enfance, c'est la patrie qui nous donne le travail, l'honneur et la richesse, c'est-à-dire le pain de l'homme mûr qui a un plus grand appétit ?

La patrie, c'est la famille, mais plus vaste, plus durable, plus aimée. Oui, plus aimée ! puisque, le jour où les deux familles entrent en conflit, ce peut être notre devoir de sacrifier à la famille agrandie la petite et étroite famille qui faisait de l'ombre au-dessus de notre berceau.

4. Et enfin, au-dessus de la famille, au-dessus de la patrie, dernier objet de notre amour : Dieu. Et c'est la même chose encore une fois, car Dieu, c'est le Père de toutes les familles humaines : « *Pater noster, qui es in cœlis*, Notre Père qui êtes aux cieux » ; c'est le Père, au sens réaliste et humain du mot ; c'est le Père plus encore au sens surnaturel,

éternel et chrétien ; et Dieu, c'est le chef de toutes les nations et de tous les pays. Quand on aime sa famille et sa patrie, il ne se peut pas, pour ainsi dire, qu'on n'aime pas également son Dieu.

Famille, patrie, Dieu, voilà les trois piliers de notre vie morale, voilà les trois amours que tout cœur d'homme, s'il veut rester digne de lui, doit toujours porter ensemble.

5. Et ces amours, il les faut aimer jusqu'à la fin; car, lisez l'histoire des femmes fidèles de la Bible, vous trouverez la formule de cette affection, quand elle ne veut pas mourir.

Les femmes fidèles de la Bible, il faut que je les nomme maintenant.

C'est d'abord Ruth la Moabite. Le livre de Ruth est un tout petit livre dans l'Ecriture Sainte, si petit que je me demande si vous l'avez lu. J'ai peur que, connaissant peut-être beaucoup de pages de littérature, vous ne connaissiez pas celle-là ; et celle-là, je vous la signale : c'est une des plus naïves, une des plus exquises, une des plus saintes, c'est-à-dire au fond une des plus grandes qui aient été jamais écrites.

Ruth la Moabite, c'est le symbole de l'amour familial : elle en a donné la dernière formule en quelques phrases concises que je livre à vos méditations. C'est elle qui, après la mort de son mari, refusant de quitter Noémi sa belle-mère, dit simplement : « Partout où vous irez, j'irai moi aussi, et que Dieu me punisse, ô ma mère, s'il y a autre chose que la mort qui soit capable de me séparer de vous. »

Puis, comme si elle n'en avait point assez dit, Ruth se reprend et ajoute : « Mais la mort même, j'ai tort de dire qu'elle nous séparera ; que Dieu me punisse et que le châtiment de sa Providence tombe sur moi, si je quitte jamais la terre où reposeront vos dépouilles, et si je ne vous donne pas, comme suprême témoignage d'attachement et d'amour, la volonté expresse de me choisir un sépulcre auprès du vôtre pour y dormir éternellement. »

Voilà les formules de la fidélité dans l'amour : « Que rien ne nous sépare, sinon la mort... Que la mort même ne nous sépare jamais et que nos tombes soient unies ! »

II. — *Les épreuves que doit surmonter la fidélité*

Je vous ai dit tout à l'heure que la fidélité est soumise, la plupart du temps, à de rudes épreuves. Il faut que maintenant je vous les signale et vous montre comment on peut les surmonter.

Qui peut, m. f., expliquer d'un seul mot l'épreuve de la fidélité dans l'amour ? L'épreuve de la fidélité dans l'amour, c'est le changement. Si tout restait en état, on ne peut guère concevoir qu'après avoir un jour librement donné son cœur, on le reprenne le lendemain. Mais comme notre monde est fugitif, comme nos jours se suivent et ne se ressemblent pas, il se trouve que tout, pour ainsi dire, varie perpétuellement autour de nous et qu'ainsi, le changement survenant soit de la part de ceux que nous aimons, soit de notre part à nous, l'égalité disparaît qui avait créé la tendresse et l'affection. C'est pourquoi, lisez la Bible : après le livre de Ruth que je vous ai signalé, lisez celui d'Esther. Ces deux livres présentent le symbole de la fidélité malgré le changement.

1. Celui de Ruth offre l'exemple de la fidélité malgré les changements survenus en dehors de nous. Le changement a été grand pour la Moabite, car il y eut deux états en elle.

Tout d'abord, elle était dans son pays, sur ces montagnes de Moab qui, encore aujourd'hui, donnent à la Palestine, d'ordinaire aride et desséchée, je ne sais quoi de plus grandiose, de plus majestueux, de plus noble. Elle était, la Moabite, dans son pays, au milieu de concitoyens qui la connaissaient et l'estimaient. Dieu avait béni son avenir et lui avait donné un époux qu'elle aimait de toute son âme, et avec son époux on peut du moins présumer que la Providence lui avait aussi départi des richesses, puisque nous la retrouverons tout à l'heure aux pieds d'un cousin par alliance qui possédait des champs à lui et faisait sa propre moisson. A Moab, en pleine tendresse, heureuse, Ruth la Moabite s'était attachée à Noémi. Puis, vient le coup de foudre : son mari disparaît ; Noémi est obligée de rentrer en Judée, et maintenant, ce qui s'offre à l'épouse désolée, c'est l'exil, c'est la pauvreté si grande qu'elle sera obligée d'aller glaner pour assurer son repas du soir.

Si vraiment la modestie de nos réunions me le permettait, ne serait-ce pas l'occasion de répéter la phrase célèbre de Bossuet : « Quel état et quel état ! » Pour beaucoup d'âmes en effet, c'eût été l'occasion d'oublier leurs sentiments, le prétexte immédiatement trouvé pour dire : « Je vous aimais, ô Noémi, quand vous habitiez mes chères montagnes de Moab, je vous aimais quand vous étiez la mère de mon cher époux, je vous aimais quand vous aviez place à un foyer opulent ou du moins aisé ; mais maintenant c'est l'exil sans espoir, c'est la pauvreté. Vous le dites vous-même : maintenant, si je vous reste attachée, je vous serai une charge de plus. O Noémi, je ferai donc comme ma sœur, je vous embrasserai une dernière fois et nous nous quitterons. »

Mais c'était Ruth la Moabite, symbole de la fidélité dans l'épreuve. Malgré les instances de Noémi, elle s'attache plus encore : « O mère, je vous ai aimée de tout mon cœur dans le bonheur et la fortune ; je veux vous aimer plus encore dans le désastre de tous mes rêves et dans la pauvreté. Mère, je vous ai aimée dans la joie de mon pays, je veux vous suivre maintenant dans les tristesses du vôtre et dans l'éloignement du mien. Mère, je ne sais pas comment vous êtes faites ; mais moi, j'ai donné mon cœur à votre fils, je le lui ai donné tout entier, je n'ai plus que vous pour me le rappeler. Je confondrai donc mon amour et mon bien et je vous suivrai partout ; et que Dieu me punisse, ô mère, s'il y a pour nous séparer quelque chose d'assez fort, excepté la mort ; et même, ô Noémi, que Dieu me punisse et que la Providence m'accable, si, dans la mort, je consens à être séparée de vous et si je ne travaille pas à faire que nos deux tombes soient inséparables. »

2. Et Ruth la Moabite serait le symbole le plus touchant de la fidélité, si, dans le livre d'Esther, nous ne rencontrions pas le symbole, plus rare encore, de la fidélité dans la fortune, car c'est ici le lieu de répéter encore le mot de Bossuet : « Quel état et quel état ! »

Esther, vous vous en souvenez, d'abord orpheline, juive, captive, c'est-à-dire tous les mépris à la fois, tous les dangers aussi et tous les dédains du monde. Puis, la Providence ordonnant ainsi les choses, voici un autre état pour Esther l'orpheline, la juive et

la captive : la voici épouse et reine, épouse d'Assuérus qui ne peut plus aimer qu'elle depuis qu'il l'a vue, et reine de tout ce peuple chez lequel sa race, depuis des années, était tenue captive et gémissait.

L'orpheline aimait son oncle Mardochée, elle aimait cette race juive de laquelle elle était issue, elle aimait son peuple malgré sa captivité et ses douleurs. Oui; mais maintenant qu'elle est reine, épouse du roi, elle va les oublier, n'est-ce pas ?... M. f., c'est ce qui se passe perpétuellement chez nous. Des gens qui vivaient dans la pauvreté étaient vos amis ; subitement enrichis, ils font semblant de ne plus vous reconnaître, et ils passent... Vous en avez vécu, de ces choses-là ; j'aime mieux dire : « Vous en avez vécu », que de dire : « Vous les avez faites. » Non, vous ne les avez pas faites ; mais c'est à chaque heure que la fortune subitement venue, que l'élévation inespérée, que la noblesse acquise, que la situation changée, c'est à chaque heure que la fortune brise les cœurs et rompt les fidélités. On ne veut plus se compromettre avec des amis pauvres ; on ne veut plus avouer des parents pauvres.

Esther, la grande Fidèle de la Bible, nous devait la leçon opposée.

L'orpheline aimait son oncle Mardochée. Elle ne l'avait pas reconnu en entrant au palais d'Assuérus, mais, un jour, elle apprend que Mardochée est condamné, que l'ordre est donné déjà qui doit le livrer aux bourreaux. Alors elle se souvient d'avoir été sa pupille, et elle qui cachait son origine jusque-là, elle demande une audience devant Aman le favori. A l'heure précisément du péril, elle avoue Mardochée pour son parent, pour son protecteur.

Et après avoir avoué Mardochée, quelques jours plus tard, elle avoue sa race et son origine juive. Mais les jours sont devenus mauvais pour son peuple ; Mardochée lui fait tenir la nouvelle que l'édit est lancé déjà qui, à travers toutes les provinces de l'Empire, mettra à feu et à sang les foyers juifs. Alors Esther sent frémir dans son cœur toutes les plaintes de sa race. Puisque c'est l'heure du péril, c'est l'heure de se compromettre et de sauver son peuple ou de mourir. Après avoir demandé des prières pour elle, elle entre sans être appelée devant ce monarque terrible qui disposait non pas seulement de la vie de ses sujets, mais de la vie même de la reine. Elle lui dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vous, accordez-moi la vie, accordez la vie à mon peuple pour qui j'implore votre clémence; vous m'avez bien des fois offert la moitié de votre empire, aujourd'hui je n'en demande pas autant ; ce que je vous demande, c'est que mon peuple et ma race soient sauvés par vous. »

Esther est fidèle dans la fortune comme Ruth est fidèle dans l'épreuve. En vérité, m. f., de ces deux grandes figures, je ne sais pas laquelle est la plus touchante ni laquelle peut nous donner de plus utiles leçons. Toutes deux se rencontrent, comme vous le voyez par leur brève histoire, dans le triple amour dont je parlais au début : amour de la famille, amour de la patrie, amour de Dieu.

* *

Eh bien ! que ces grandes leçons ne soient pas perdues pour nous ! Pendant ce mois de Marie, en face des grandes et douces figures de la Bible, prenons, m. f., quelques résolutions. On vous demande bien souvent des résolutions pratiques de piété, et l'on a raison. Si nous prenions ce soir des résolutions pratiques de probité naturelle ? La résolution d'être fidèles, la résolution de ne pas donner aux autres cette tristesse et ce scandale d'un cœur qui change toujours dans ses affections, que la moindre épreuve décourage, que le plus petit orgueil exalte et rend froid. La résolution de ne pas reprendre notre âme quand nous l'avons une fois donnée aux causes saintes pour lesquelles Dieu la demande.

Soyez bien sûres que ce serait un moyen d'obtenir de lui des bénédictions plus douces, plus choisies, et que ce serait un moyen aussi de nous donner à nous-mêmes la fête inestimable et qu'aucune autre n'égale, la fête d'une vie qui se respecte et d'une conscience qui peut se rendre perpétuellement le témoignage de n'avoir jamais changé. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES GRANDES FETES

Pour l'Ascension

LA VIE DE LA GRACE

Mes frères,

Vivre, voilà bien le plus ardent désir qui soit au cœur de l'homme. Et pourtant, que de vies sont gâchées et finissent lamentablement ! Pauvres êtres, ignorants ou égarés, ils n'ont pas trouvé la vraie vie, la vie qui est vraiment la vie. Pourquoi ? Parce qu'ils ont renié le Dieu de leur Première Communion, parce qu'ils ont oublié les promesses de leur baptême, ou bien parce qu'ils n'ont jamais entendu parler du Christ, de Celui qui est la Vie et qui donne la vie éternelle à ceux qui croient en lui.

En ce jour où ce même Sauveur est allé prendre possession du royaume qui nous a été préparé, acceptez, m. f., que je vous entretienne de cette vie véritable, qui commence ici-bas par la grâce et se continue éternellement Là-Haut, dans la gloire.

I. — *La beauté de la vie*

Avez-vous jamais, par une belle journée de printemps, essayé d'analyser vos sentiments ? Vous auriez alors trouvé en vous un mélange de joie, d'admiration et d'espoir.

La nature désolée, les jours sombres et courts de l'hiver, la pluie et les vents, tout cela était si triste ! Image de la mort !

Et maintenant, c'est la vie. Le clair soleil est revenu ; les fleurs, sous sa chaude caresse, sont apparues, la nature se pare de vertes frondaisons et de vives couleurs, les fenêtres de nos demeures s'ouvrent toutes grandes à la bonne lumière et à l'air pur. Et c'est la joie qui entre, qui pénètre jusqu'à nos âmes, la joie de la vie.

Et comme c'est beau, comme c'est grand, cette résurrection, ce réveil de la nature et de ses forces endormies ! Quel espoir vient à nos cœurs à l'aspect des prés qui verdissent, des blés qui montent et des arbres en fleurs, l'espoir des moissons et des récoltes fécondes ! Et quelle consternation, quel souffle de mort passerait sur l'humanité, si quelque matin la lumière du soleil ne réapparaissait, si la nature au printemps ne renaissait !

Vraiment c'est une chose magnifique que la vie ! Faut-il encore, pour compléter mon idée, faire appel

au prisonnier qui revient à la liberté, au malade qui commence à reprendre ses occupations habituelles, au paralysé qui retrouve l'usage de ses membres, à l'aveugle aux yeux duquel une opération a rendu la lumière ? Oui, c'est beau, la vie !

Aussi, à moins d'être un Père de Foucauld, fasciné par l'appel du silence, comme le désert est triste, morne, chargé de mélancolie ! Vous lui préférez, n'est-ce pas, un paysage, plus varié, plus riche de couleurs et de lignes, et que vous aimez à vous représenter orné de beaux arbres ; mais votre imagination aussitôt le peuple d'animaux, d'êtres humains. Que serait en effet la vie d'un homme, seul, sans aucune compagnie, dans l'île la plus merveilleuse du monde ? Et quand l'homme, cet être intelligent, se rend maître de la nature, c'est encore pour l'embellir, s'il a seulement un peu de bon sens et un peu de goût.

Si quelqu'un parmi vous a fait quelques voyages ou études, il doit savoir ce qu'a produit le concours de la nature et du génie humain, soit que l'artiste ait utilisé les métaux ou les marbres précieux, soit que l'ingénieur ait canalisé des énergies naturelles, soit que les savants aient découvert les mystérieuses propriétés des corps et des plantes, ou que de hardis dompteurs aient domestiqué les animaux sauvages.

Ainsi plus belle, plus noble, plus digne d'admiration est la vie humaine, elle s'élève bien au-dessus de la vie végétative et de la vie animale. Pourquoi ? Parce que la raison y préside. Encore pourrions-nous distinguer plusieurs manifestations de l'activité humaine. Il est beau, le geste du semeur qui jette au sillon la semence féconde ; mais il est plus beau l'enseignement du sage qui livre le secret du bonheur ; plus beau encore le dévouement qui s'oublie pour le bien de l'humanité.

Faut-il nous arrêter ? Avons-nous le droit de dire que, passé les manifestations les plus nobles de l'activité humaine, il n'y a plus de place pour une vie supérieure ? Non, m. f., car au-dessus de l'homme, il y a Dieu.

II. — *Une vie supérieure*

Parlant aux Juifs de l'Ancien Testament, Dieu s'est nommé lui-même « le Dieu vivant » (Deut., IV, 26). Fils de Dieu par nature, Jésus s'est dit lui-même : « la vie » (Jo., XIV, 6). Il n'y a là rien qui doive nous étonner : tout fleuve, tout ruisseau suppose une source ; toute lumière, toute chaleur, un foyer ; il n'y aurait pas de vie sur la terre sans un Dieu éternel et vivant.

Mais quelle est donc la vie de Dieu, de ce Dieu invisible qui échappe à notre imagination autant qu'à nos sens ? Seuls les élus pourraient nous en parler, eux qui contemplent Dieu à découvert, dans l'ineffable clarté de sa gloire. Sur terre, les philosophes et les théologiens, à la faveur de leurs recherches savantes et minutieuses, sont parvenus à s'en faire une pâle idée. Pourrais-je vous dire quelque chose de leurs découvertes ? Je vais essayer, avec votre bienveillante attention.

Partons d'abord, pour plus de commodité, du plus simple et du plus connu. Dieu *voit tout*, dit le catéchisme, le passé, le présent, l'avenir et jusqu'à nos plus secrètes pensées. Et il voit tout, à sa manière divine. Car il est bien des manières de voir les choses, et de les apprécier ; vous savez combien différents sont les goûts et les jugements de chacun.

Dieu ensuite *gouverne tout* par sa Providence. Jésus nous a dit textuellement dans l'Evangile qu'il prenait soin même des oiseaux du ciel et des fleurs des champs (Mt., VI, 26-30). Et là encore, il a sa manière à lui ; justement parce qu'il voit nettement la fin de tout et perçoit jusqu'aux intentions les plus secrètes. Que de façons de gouverner, en effet, que d'opinions, que de partis politiques, trop souvent dressés les uns contre les autres ! Or Dieu gouverne les nations comme les individus à sa manière qui lui est propre.

Enfin sa bonté, sa miséricorde, son dévouement se penchent vers toutes ses créatures, car « Dieu est amour », a dit S. Jean ; le mal est le fait des hommes, hors de la volonté divine, et Dieu fait tout pour le bien.

Tout voir, tout gouverner, tout aimer, voilà déjà un vaste champ d'action pour Dieu ; et cependant, tout cela n'est qu'un accessoire, car il fut un temps où rien n'existait de ce que nous connaissons, et Dieu pourtant était déjà vivant. C'est qu'en effet, dans l'immensité de sa nature et la trinité de ses personnes, Dieu est lui-même un monde, infiniment beau, infiniment riche, dont toutes les beautés terrestres ne sont qu'un pâle reflet. Or, à tout instant, Dieu découvre les merveilles de ce monde infini qu'il est lui-même, source d'ineffables joies et d'amour infini. Le Père aime son Fils, splendeur de sa gloire, rayonnement de sa beauté, et le Fils aime son Père, et tous deux sont consommés en un dans l'unité du Saint-Esprit.

III. — *La vie de la grâce*

Or, Dieu a voulu nous faire partager sa vie, ici-bas d'abord par la grâce, et puis au ciel, éternellement, dans la gloire. Au jour de notre baptême, nous sommes vraiment nés à une nouvelle vie, nous sommes devenus fils de Dieu. « Voyez de quel amour le Père nous a aimés, dit S. Jean, au point que nous soyons nommés et que nous soyons réellement fils de Dieu. » (I Jo., III, 1).

Comment sommes-nous arrivés là ? Par l'intermédiaire du Christ Jésus. Ayant reçu du Père la plénitude de la vie (Jo., V, 26), le Fils a daigné prendre notre nature humaine, il s'est fait homme; il est mort sur la croix pour expier nos fautes et nous a ainsi réconciliés avec son Père. Au jour de notre baptême, il a daigné nous unir à lui par une opération surnaturelle que l'on pourrait comparer à une greffe.

Dès lors, comme la branche unie au tronc en reçoit la sève et devient capable de porter du fruit, ainsi notre âme greffée sur le Christ par le baptême, en reçoit la grâce et devient capable de bonnes œuvres, méritoires de la récompense éternelle. Mais que la branche soit coupée, elle se dessèche alors et meurt, et n'est plus bonne qu'à faire du feu ; que notre âme se sépare du Christ, par le péché mortel, et dès lors elle est radicalement incapable d'aucune œuvre méritoire, sa vie est stérile pour le ciel, et elle est digne de l'enfer.

A la suite du baptême, les autres sacrements, mais surtout la Pénitence et plus encore l'Eucharistie, sont les canaux par où la sève divine de la grâce vient du Christ jusqu'à nos âmes. Et il ne dépend que de nous, de notre empressement à fréquenter ces sacrements, de recevoir avec abondance la grâce sanctifiante.

Cependant, toute vie est un mouvement, une activité. Quelle sera donc notre activité surnaturelle, répondant à notre titre de fils de Dieu, à notre union au Christ et à la communication de la grâce ? Est-ce à dire que notre vie devra s'écouler loin du monde, exclusivement dans la pénitence et la prière ?

Détrompez-vous, m. f. Si notre vie de chrétiens doit être différente de celle des païens, c'est moins dans ses manifestations extérieures que dans les intentions. Le baptême, qui nous a faits enfants de Dieu, nous a aussi donné trois vertus nommées théologales, qui sont la foi, l'espérance et la charité.

La première, la foi, a pour but d'élever notre esprit, de donner à notre intelligence humaine une force, une acuité nouvelle. Pourquoi cela ? — D'abord, pour nous permettre de comprendre la parole de Dieu, ou du moins d'accepter son enseignement, en foulant aux pieds l'orgueil de l'esprit humain ; « l'homme animal, dit S. Paul, ne perçoit pas les paroles de l'Esprit-Saint. Ces choses sont folie pour lui, et il ne peut pas comprendre. » (I Cor., II, 14). — Ensuite, la foi nous aide à connaître Dieu, ses perfections infinies, à découvrir quelque chose de ses desseins secrets, à comprendre les dispositions de sa Providence. — Enfin, la foi nous aide à voir et apprécier toutes choses comme Dieu et à la lumière de l'éternité, c'est-à-dire avec sagesse.

L'espérance ensuite vient aider notre volonté, en lui montrant en Dieu très bon et en sa grâce très puissante, le moyen infaillible de parvenir au bonheur ; et cela, par la fidélité possible aux devoirs que Dieu et son Eglise nous tracent par les commandements.

Enfin la charité nous fait aimer Dieu à cause de ses perfections infinies et parce qu'il est pour nous un Père très aimant, et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Or, dit S. Augustin, quand on aime, rien ne coûte ; ou plus une chose est difficile, plus on s'y porte avec ardeur, pour mieux prouver son amour.

Et voilà : connaître Dieu chaque jour davantage et l'aimer toujours plus ; tout apprécier comme Dieu et aimer comme lui, telle est la vie surnaturelle. Soutenue par la grâce, nourrie par les sacrements, cette vie est appelée à grandir toujours jusqu'à l'épanouissement total et complet dans la gloire.

* *

M. f., j'ai fini. Le baptême a fait de vous des enfants de Dieu ; êtes-vous restés dignes de ce titre glorieux, ou, comme l'enfant prodigue, vous êtes-vous égarés, loin de la maison paternelle ? La grâce vous a unis au Christ ; lui êtes-vous encore attachés, ou bien seriez-vous devenus des branches desséchées et mortes, destinées au feu ? Le baptême vous a donné les vertus de foi, d'espérance, de charité ; ces merveilleux outils sont-ils actifs, ou au contraire stériles, oubliés depuis longtemps ? Enfin le baptême vous a rendus participants de la vie même de Dieu ; à l'heure actuelle, êtes-vous des vivants ? travaillez-vous pour le ciel ? chaque jour qui passe ajoute-t-il à vos mérites, rend-il plus certain votre salut ? Si vous pouvez répondre *oui* à ces quatre questions, emportez avec vous, en ce jour d'Ascension, cette parole de S. Paul : « Fils de Dieu, vous êtes par là-même héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ. » (Rom., VIII, 17). Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XXV

5e Dimanche après Pâques

NOS DEVOIRS ENVERS NOTRE CONSCIENCE

Mes frères,

La conscience est le témoin de notre vie. Elle voit toutes nos actions jusque dans les intentions qui les ont inspirées, et elle en démêle l'honnêteté, la générosité ou la malice. Elle est, comme je vous disais dimanche dernier, la voix de Dieu qui nous parle, nous commande, nous juge.

Or, quels sont nos devoirs envers notre conscience ? Nous devons l'entendre ; nous devons la suivre.

I. — *Nous devons l'entendre*

Notre premier devoir est d'entendre notre conscience. Si nous voulions être attentifs, que de choses elle nous apprendrait ! Hélas ! nous ressemblons à ces hommes d'affaires qui, faute de se rendre compte de leur situation, laissent empirer l'état de leur fortune sans même s'en apercevoir ; nous ressemblons à des malades atteints de plusieurs maladies mortelles sans s'en douter.

M. f., malgré les embarras de la vie, prenons l'habitude chaque jour, matin et soir, le dimanche à l'église, de prêter l'oreille à la voix de notre conscience. « Je remarque avec douleur », avouait quelqu'un, « en m'occupant de plus en plus des âmes, que beaucoup sont comme des nébuleuses qui vagabondent en une orbite imprécise dans le monde des certitudes et des croyances... je dirais mieux : des incertitudes et des doutes, des ignorances et des peurs lâches de la totale vérité. »

Laissons-nous dire la vérité sur nos inclinations et nos répugnances, sur nos fautes et nos défauts. « Ce sera tant pis pour notre amour-propre démasqué et confondu ; mais ce sera tant mieux pour notre humilité accrue et exaltée. »

Toutefois, interroger et entendre notre conscience n'est pas, d'ordinaire, une affaire de quelques moments par jour. Le chrétien sérieux, je veux dire le chrétien soucieux de refaire ses convictions, de raviver ses ardeurs pour le bien et son dégoût pour le mal, aime à répondre à l'invitation du divin Maître : « Venez à l'écart et faites un peu trêve à vos labeurs quotidiens. » (Mc., VI, 31). Ainsi arraché à ses occupations et retiré dans le silence et le recueillement d'une retraite de quelques jours, il se met en face de lui-même, ouvre ses yeux et les fixe du côté de sa conscience.

O'Connell, chaque année, faisait une retraite de quinze jours préparatoire à la communion pascale. Or, une année qu'il se livrait à cet exercice entre les murs d'une étroite cellule, on vint lui dire : « O'Connell, si vous manquez à la tribune aujourd'hui, c'en est fait de vos vingt ans de combat. Vos adversaires emporteront le vote qui doit anéantir vos précédents succès. — Rassurez-vous, répondit-il. En priant et en confessant mes fautes, je plaide ici notre cause devant Dieu. L'émancipation irlandaise n'y perdra rien. Laissez le Parlement hurler ses me-

naces. A genoux pour me confesser et pour examiner ma conscience, je suis plus puissant que debout et le bras tendu pour combattre. » De fait, l'Irlande ne perdit rien aux retraites annuelles de son Libérateur.

M. f., un pareil exemple n'est-il pas de nature à vous encourager à écouter votre conscience ? De vrai, vous connaissez tous les secrets de votre profession agricole, industrielle ou commerciale, et vous ignorez ce que cache votre conscience. Vous avez des loisirs pour vous informer de ce que propagent les journaux, les livres, et vous n'en avez pas pour descendre dans votre conscience et vous demander où vous en êtes avec Dieu, avec le prochain, avec vous-mêmes !

Donc, notre premier devoir est d'entendre notre conscience. C'est l'acte essentiel de notre vie : écouter Dieu et notre conscience ; Dieu qui nous instruit au dedans d'elle, sans bruit de paroles ; et nous-mêmes qui réfléchissons, qui nous stimulons à une plus juste et plus haute intelligence de la vie, à plus de sévérité à l'égard de nous-mêmes, à plus de dévouement à l'égard des autres, à plus d'amour de Dieu, de son Christ, de son Eglise.

Cependant, prêter l'oreille à notre conscience serait insuffisant, si nous ne la suivions pas.

II. — *Nous devons la suivre*

Suivre sa conscience, c'est un devoir toujours difficile, que les meilleurs mêmes n'accomplissent que péniblement, en quelque sorte à la sueur de leur front.

M. f., si tous consentaient à suivre leur conscience, l'ordre s'établirait spontanément dans le monde. Mais notre conscience est continuellement contrariée en nous et autour de nous.

1. En vérité, si bien équilibré que soit un homme, il a en lui deux éléments qui se contredisent : la conscience qui impose le vrai et le bien, et la mauvaise nature qui redoute le bien parce qu'il est gênant, et le vrai parce qu'il mène au bien. En d'autres termes, il y a en chacun l'homme de la conscience et l'homme de la passion. Là où la passion est en effervescence, on peut tout craindre pour la conscience; car la passion la pousse à des concessions compromettantes, et par ces concessions successives la conscience en arrive aux abdications définitives.

A-t-on de la passion pour le plaisir ? A force de se tranquilliser dans une demie bonne foi, la conscience finit par consentir à tout. Un prédicateur s'efforçait de ramener à la vertu un jeune homme. « Il était bon jadis, lui disait-on, mais depuis il est tout changé. Il dit qu'il n'a plus la foi. — Il n'a plus la foi, dit le Père ; amenez-le-moi. Je connais cela. » Ce jeune homme voulut d'abord entamer une discussion ; mais à mesure que le Père lui parlait, il baissait le ton et bientôt il était réduit au silence. Comme le religieux continuait à l'exhorter, il l'interrompit brusquement et d'une voix sourde il murmura ces horribles paroles : « Je voudrais être un chien ! — Un chien ! s'écria le Père stupéfait, y pensez-vous, mon pauvre ami ? — Oui, répliqua l'autre, au moins je pourrais faire le mal sans remords. » Voilà comment la passion pour le plaisir enténèbre, asservit, supprime la conscience.

A-t-on la passion pour l'intérêt? Celle-ci surexcite et déforme la conscience. Et, en présence d'une action à accomplir ou à éviter, on ne se demande pas : Où est le devoir ? La question suprême est celle-ci : Où est l'intérêt et qu'est-ce que cette action, selon qu'elle sera exécutée ou omise, rapportera en argent ? C'est pourquoi ont leur conscience aveuglée par l'intérêt ceux qui considèrent l'attachement démesuré aux biens de ce monde comme une chose de prudence et d'économie pour l'avenir; ceux qui s'emparent du bien de leur voisin par un mauvais procès ; ceux qui « lorsque les parents approchent du terme, profitent de leur faiblesse et de l'absence de cohéritiers pour arracher à leur main un or qu'on ne montrera jamais, ou bien la reconnaissance signée d'une dette imaginaire que l'on montrera demain. Ont-ils rendu le dernier soupir ? Quel compte tient-on des pieuses intentions exprimées dans leur testament ?... » (Mgr Besson).

2. Autour de nous, m. f., notre conscience est enserrée, oblitérée par le milieu où nous vivons. Par le fait, que voyons-nous ? Des hommes roulant pêle-mêle dans le torrent fangeux des passions ; des consciences tournant au moindre souffle du vent et jetant sans scrupule par-dessus bord les principes de la justice et de l'honnêteté ; des chrétiens abandonnant lâchement la foi de leurs pères par crainte d'un sourire ou d'une parole de mépris, obéissant à l'opinion et se laissant entraîner à des actes où sombre ce qui leur reste de dignité. Ailleurs, dans les réunions en vogue, ce ne sont que fréquentations suspectes, propos méchants, scandaleux. Dans le commerce, dans l'industrie, il n'est question que de s'enrichir par tous les moyens.

Dès lors, ne serait-il pas vrai que le temps où, selon la Sainte Ecriture, on appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien, est arrivé ? Aussi, de voir sans cesse le bien trahi et le mal encensé, on s'y habitue et l'on se forme une conscience à la mesure de son milieu.

* *

M. f., sachons suivre notre conscience. Ne la sacrifions pas à nos passions, au milieu dans lequel nous vivons. Contre toutes ces influences qui s'acharnent à l'ébranler, réagissons courageusement.

Pour être des chrétiens, suffit-il d'avoir des principes, un idéal ? Non. Ce qui est exigé, c'est de réaliser ces principes, cet idéal, jusque dans les moindres détails de notre existence. C'est pourquoi nous devons être « des consciencieux ». Alors nous serons en paix avec Dieu, avec nous-mêmes, avec nos semblables.

Avec Dieu d'abord : qui écoute la voix de sa conscience écoute la voix même de Dieu.

Avec nous-mêmes ensuite : la Sainte Ecriture a justement dit qu' « il n'y a point de paix pour les impies » (Is., LVII, 21) ; les impies sont ceux qui conduisent leur vie à l'encontre de leur conscience.

Avec nos semblables enfin : il n'y a rien de plus estimé que la droiture, rien de plus détesté que la fausseté.

M. f., quoi qu'il arrive et quoi qu'on dise ou fasse autour de nous, ayons le noble courage d'entendre et de suivre notre conscience, cette voix qui promulgue dans notre âme la loi de Dieu.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Monique, Patronne des mères affligées

(4 mai)

COMMENT ELLE TRAVAILLA A LA CONVERSION DE SON FILS

Mes frères,

Il est des mères dont les enfants, par leur bonne conduite et leur piété, font la joie et la consolation. Il en est d'autres dont les enfants, par leurs égarements, font le tourment et la désolation. Sainte Monique fut une de ces dernières. Mais c'était une vraie mère, qui, non contente d'avoir donné la vie du corps à ses enfants, avait à cœur de leur assurer aussi la vie de l'âme et ne pouvait se résigner à ne leur avoir donné l'existence que pour en faire plus tard des damnés.

Quel beau modèle pour les mères, si nombreuses aujourd'hui, qui ont la douleur de voir leurs enfants, jeunes gens ou jeunes filles, abandonner le chemin de l'église, le chemin de la vertu, et s'égarer dans les voies de l'irréligion et de l'inconduite ! Qu'elles apprennent de sainte Monique ce qu'elles doivent faire pour les ramener à Dieu et comment, à son exemple, elles ne doivent s'accorder de repos que quand elles y auront réussi.

I

Sainte Monique naquit en Afrique en 332. Ses parents étaient d'excellents chrétiens et l'élevèrent dans l'amour et la crainte de Dieu. Ils y furent aidés par une pieuse servante qui était depuis longtemps à leur service et leur était toute dévouée. Mariée, lorsqu'elle fut en âge, à un habitant de Tagaste nommé Patrice, homme distingué mais païen, elle eut beaucoup à souffrir de sa part. Elle y mit tant de patience, de douceur et de soumission que non seulement elle eut toujours son estime, mais lui inspira, par le spectacle des vertus chrétiennes qu'elle pratiquait sous ses yeux, de la sympathie pour la vraie religion, si bien qu'il finit par l'embrasser un an avant de mourir.

Monique était encore bien jeune lorsqu'en 371 Patrice la laissa veuve avec trois enfants : deux fils, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Heureuse d'avoir assuré le salut de son mari, Monique va désormais consacrer sa vie à procurer celui de ses enfants.

L'aîné, Augustin, était d'un caractère particulièrement difficile. Selon l'usage de cette époque, il avait été inscrit parmi les catéchumènes dès son enfance, mais son père, encore païen, n'avait sans doute pas permis de le baptiser. Malgré les efforts de sa mère pour l'élever dans la piété, il y faisait peu de progrès, si peu qu'on n'osait pas le présenter au baptême, de peur qu'il ne devînt infidèle à ses engagements sacrés. Cependant, une maladie sérieuse ayant mis ses jours en danger, on s'apprêtait à le baptiser ; mais un mieux s'étant produit, on différa encore de le faire, tellement on doutait de ses bonnes dispositions et de sa persévérance.

M. f., les enfants difficiles à élever, comme le fut le jeune Augustin, ne sont pas rares. Aujourd'hui comme dans tous les temps, il se rencontre des enfants volages, étourdis, indépendants, désobéissants ; des enfants à qui il faut sans cesse faire les mêmes remontrances, renouveler les mêmes recommandations. Ils mettent souvent à rude épreuve la patience de leurs parents et leur causent bien de la peine. Ces parents doivent-ils se décourager, abandonner la tâche qui leur incombe de faire de leurs enfants de bons sujets et de bons chrétiens ? Evidemment non. Qu'ils ne se lassent pas de les reprendre pour les corriger de leurs défauts, de leur multiplier les conseils afin de leur faire contracter de bonnes habitudes. C'est souvent dans ces enfants de caractère difficile qu'il y a le plus d'étoffe, et si l'on réussit à leur faire employer pour le bien l'énergie que le démon et la nature viciée inclinaient vers le mal, ils deviendront plus tard la gloire de leurs parents, au lieu d'en être le déshonneur. S. Augustin en est une preuve frappante.

II

Monique gémissait en voyant son cher Augustin répondre si mal à ses efforts. Elle gémit bien davantage encore quand elle le vit, à 17 ans, s'engager dans la secte des Manichéens. Il faisait ses études à Carthage et rencontra, sans doute parmi ses maîtres et ses condisciples, des partisans de cette hérésie qui, en flattant les passions, détruit toute morale et toute vertu. En leur compagnie, il perdit le peu de foi que sa mère avait eu tant de peine à lui inspirer. Les heureuses impressions de son enfance s'effacèrent et, dans la fougue de l'âge, il se livra sans frein à tous les égarements d'une aveugle jeunesse.

Vous devinez, m. f., la douleur de Monique lorsqu'elle apprit l'apostasie de son fils et fut le témoin des désordres auxquels ses erreurs l'entraînèrent. « Ses larmes coulaient avec tant d'abondance, dira plus tard S. Augustin, qu'elle en arrosait tous les lieux où elle s'agenouillait pour prier. » — Non contente de demander elle-même à Dieu la conversion de son pauvre prodigue, elle sollicitait les prières de tous ceux qui voulaient bien compatir à sa peine. Comme elle s'adressait un jour à un évêque pieux et savant qui lui-même avait autrefois fait partie de la secte des Manichéens, celui-ci la consola en lui disant : « Continuez de prier et de faire prier pour votre fils ; Dieu finira par vous exaucer, car il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. »

Dieu, de son côté, voulut bien l'encourager lui aussi. Il lui fit voir, en songe, une règle de bois, image sans doute de la religion chrétienne, seule vraie règle de notre croyance et de nos actions. Elle était appuyée sur cette règle et près d'elle s'y appuyait également un jeune homme tout brillant de clarté, en qui elle reconnut le fils qui lui donnait tant d'inquiétude. Comme il lui demandait la cause de ses larmes, Monique répondit qu'elle pleurait la perte de l'âme de son fils ; le jeune homme lui dit alors : « Cessez vos pleurs, vous voyez bien que votre fils est avec vous. » Ayant fait part de ce songe à Augustin, celui-ci voulut l'interpréter en sa faveur, disant qu'un jour sa mère elle aussi viendrait comme lui aux Manichéens. Monique protesta : « Non, non, dit-elle, il ne m'a pas été dit que je serais où vous êtes, mais que c'est vous qui serez là où je suis. » En même temps qu'un précieux réconfort pour la mère, cette vision fut pour le fils égaré un salutaire avertissement.

Parents chrétiens, mères chrétiennes surtout, malgré les efforts que vous faites pour élever chrétienne-

ment vos enfants, il arrive parfois que le résultat de tous ces efforts se trouve anéanti par des influences étrangères. Vous êtes obligés de vous séparer d'eux pour les envoyer en pension, au collège ou au lycée, ou les envoyer en apprentissage, les placer en condition pour y gagner leur vie ; puis, c'est le service militaire qui vous prend vos jeunes gens pendant une ou deux années. Lorsque ces enfants vous ont quittés, la foi était vive dans leur cœur, ils remplissaient fidèlement leurs devoirs religieux, ils étaient honnêtes et purs. Lorsqu'ils vous reviennent, trop souvent ils ne sont plus les mêmes ; ils parlent sans respect de notre sainte religion ; leur foi est ébranlée, sinon éteinte, par les objections et les calomnies qu'ils ont entendues ; s'ils vont encore à l'église, c'est plutôt pour vous faire plaisir, mais sans entrain et sans conviction.

En constatant cette douloureuse transformation, en êtes-vous affligées, mères chrétiennes, comme le fut sainte Monique ? Vous demandez-vous si vous avez fait le nécessaire pour l'éviter et si votre imprévoyance n'en serait pas cause en partie ? Avant d'envoyer votre enfant dans telle maison d'éducation, dans tel atelier, avant de le placer en telle maison comme petit domestique ou petite servante, vous êtes-vous demandé si sa foi et sa vertu y seraient en sûreté ? Vous êtes-vous renseignés pour le savoir ? Avez-vous réservé pour eux la possibilité de remplir leurs devoirs religieux ? Avez-vous continué, de loin, à veiller sur eux et à leur donner de bons conseils ?

Quoi qu'il en soit, que la défection religieuse de vos enfants vous soit imputable ou non, vous ne devez pas en prendre votre parti, vous y résigner comme le font aujourd'hui tant de mères, indignes de ce nom. Si vous les aimez, — et vous ne les aimeriez pas véritablement, si leur salut éternel vous laissait indifférentes, — vous devez par vos remontrances, par vos supplications répétées, et en tout cas, si vous ne pouvez faire que cela, vous devez par vos prières vous efforcer de ramener à Dieu ces enfants qu'il ne vous a donnés que pour en faire des saints, et qui en enfer vous maudiraient éternellement de les avoir mis au monde, s'ils y allaient par votre faute ou votre négligence.

III

Pas plus que sainte Monique vous ne réussirez probablement pas tout de suite à ramener ces pauvres égarés.

Afin d'échapper aux salutaires importunités de sa mère, Augustin quitta l'Afrique et, trompant sainte Monique qui voulait l'y suivre, s'enfuit seul à Rome pour y enseigner la rhétorique, et surtout pour y vivre à sa guise plus à son aise.

Il y était à peine arrivé qu'il y tomba gravement malade. En face de la mort qui le menaçait, il se souvint de sa mère, de ses larmes et des prières qu'elle continuait de faire pour lui. « Je ne sais quel remède aurait pu guérir sa plaie, dira-t-il après sa conversion, si elle m'eût vu mourir séparé de Dieu. Mais à quoi, Seigneur, lui eussent servi tant de prières ferventes et continuelles qu'elle vous faisait pour moi ? Eussiez-vous pu, vous qui êtes un Dieu miséricordieux, mépriser le cœur contrit et humilié d'une veuve chaste et sobre, qui faisait tant d'aumônes et qui avait un si grand soin de ses serviteurs ; qui faisait tous les jours ses offrandes sur votre autel et qui ne manquait point de venir à l'église le matin et le soir, non pas pour y causer, mais pour entendre votre parole et être écoutée de vous dans ses prières ? Eussiez-vous bien rejeté les prières de celle qui ne vous demandait ni argent ni aucune chose temporelle, mais seulement le salut de l'âme de son fils ? »

Revenu à la santé, Augustin demeura peu de temps à Rome. Dès l'année suivante, en 384, il se rendit à Milan pour y enseigner la rhétorique, comme il l'avait fait à Rome. C'est là que Dieu l'attendait.

Sa mère vint l'y rejoindre, afin de prendre soin de sa santé, mais aussi pour achever l'œuvre de sa conversion. Milan avait alors pour évêque un saint et savant pontife, S. Ambroise. Augustin, encouragé par Monique, eut avec lui plusieurs conférences et finit par reconnaître les erreurs des Manichéens. Au mois d'août 386 il y renonçait formellement, et le jour de Pâques de l'année suivante il recevait le saint baptême, à la grande joie de sa mère.

Il s'apprêtait à revenir avec elle en Afrique, lorsqu'elle tomba malade à Ostie. « Mon fils, lui ditelle, il n'y a plus rien en ce monde qui puisse me toucher. Que ferais-je ici-bas davantage ? Je ne vois pas ce qui pourrait m'y retenir. Tous mes vœux sont maintenant accomplis. Je ne souhaitais la prolongation de mes jours que pour vous voir catholique et enfant de Dieu. Or Dieu a fait plus que je n'avais désiré, puisque vous renoncez aux honneurs du monde auxquels vous pouviez aspirer, pour vous consacrer uniquement à son service. » Et peu de temps après elle rendait sa belle âme à Dieu, en demandant à son enfant désolé de ne pas s'inquiéter de son corps, mais seulement de son âme en priant Dieu pour elle au saint autel.

* *

S'il en est parmi vous, m. f., dont les enfants sont éloignés de Dieu, comme sainte Monique, priez pour eux sans vous lasser ; multipliez pour eux les aumônes et les bonnes œuvres ; sollicitez pour eux des prières de toute part ; mettez-les en relation avec des personnes instruites et vertueuses qui pourront vous aider à les ramener. Quelle consolation pour vous, si vous pouviez les voir rentrer dans le chemin du ciel ; si, avant de mourir, vous retrouviez l'espoir fondé qu'ils viendront vous y rejoindre un jour !

Mais même si cette consolation vous est refusée, ne croyez pas que ce que vous aurez fait pour eux restera inutile. En vieillissant, vos enfants se rappelleront tous vos efforts pour les ramener à Dieu, vos conseils, vos larmes, vos prières répétées pour leur conversion ; et alors, se souvenant combien vous les aimiez, ils voudront mourir saintement comme vous, afin d'aller vous retrouver là-haut ; ils accepteront les secours de la religion en nous disant, comme tant de pécheurs nous l'ont dit déjà : « Oh ! oui, je veux bien, j'avais de si bons parents, j'avais une si sainte mère ! » Ainsi soit-il.

S. Jean devant la Porte-Latine, Patron des typographes et ouvriers du livre

(6 mai)

L'APOSTOLAT PAR LA PRESSE

Mes frères,

Vous êtes venus fêter S. Jean, le Patron des ouvriers du livre. Ils sont nombreux et variés, les ou-

vriers du livre : écrivains à la plume élégante ou savante, fabricants et marchands de papier, typographes et imprimeurs, relieurs et libraires, vous contribuez tous à produire et à procurer aux lecteurs ces livres, revues et journaux de toute sorte, dont notre génération se passerait peut-être moins volontiers que du pain de chaque jour.

Pourquoi votre corporation a-t-elle choisi comme Patron S. Jean devant la Porte-Latine ? On a donné bien des raisons. Peut-être parce que l'huile bouillante où fut plongé S. Jean était jadis employée dans l'encre d'imprimerie. Peut-être parce qu'une sorte de caractère s'appelait « latine », comme on dit aujourd'hui le « romain ». Peut-être parce que les premiers livres imprimés furent du latin. Peut-être enfin parce qu'il faisait bon faire la fête en ces premiers jours de mai et respirer en dehors des ateliers l'air pur du printemps. Je crois cependant que la vraie raison fut celle-ci : S. Jean l'Evangéliste était, en France du moins, de temps immémorial, le patron des copistes, libraires, bibliothécaires, relieurs, enlumineurs et autres artisans du livre manuscrit ; nous en avons la preuve authentique dans une ordonnance de Charles VII du 1er juin 1401, donnant force de loi à la coutume en vigueur. Les disciples de Gutenberg n'eurent pas à se choisir un patron : entrant dans la corporation des libraires, ils se rangèrent d'emblée en leur compagnie sous la bannière de S. Jean l'Evangéliste. Au contraire, en Allemagne, en Autriche et dans toute l'Europe centrale, la fête corporative du Livre est la St-Jean-Baptiste, patron de Gutenberg ; et en Italie, la St-Augustin, sans doute parce que S. Augustin est le Docteur le plus fécond, celui dont les Italiens eurent le plus d'œuvres à copier, puis à imprimer.

A toutes ces raisons, qu'il me soit permis d'en ajouter une autre, qui explique peut-être le choix des anciens artisans du livre manuscrit. L'apôtre S. Jean, en même temps que par la parole, a exercé l'apostolat par le livre, il a écrit le IVe Evangile, deux épîtres et le dernier des Livres sacrés, l'Apocalypse. Or, vous aussi, en reproduisant les livres, revues ou journaux dont se nourrissent les intelligences, vous exercez un apostolat, d'autant plus méritoire qu'il est plus puissant, plus étendu et plus durable.

I. — *Il est puissant*

La puissance de la presse, — et par la presse j'entends les écrits et imprimés de toute sorte, — que n'a-t-on pas dit à son sujet ! C'est la presse qui forme l'opinion ; le lecteur presque toujours finit par penser comme le livre qu'il lit, comme le journal qu'il reçoit. Vous entendez une conversation : il est possible qu'elle vous fasse impression et vous influence de quelque manière ; mais enfin l'impression s'atténue peu à peu et finit par disparaître, mais le livre, la feuille imprimée demeure ; vous pouvez les relire, les méditer, en graver le contenu dans votre mémoire, si bien qu'il vous devient familier et passe en vous comme une seconde nature. Oui, c'est la presse qui forme l'opinion. Or l'opinion, surtout à notre époque de suffrage universel, est la reine du monde.

Le juif Crémieux le savait bien. Lorsqu'il fonda l'Alliance israélite pour enjuiver le monde, quel moyen mit-il en œuvre ? « Il ne nous faut, disait-il à ses coreligionnaires, qu'une seule arme qui est toute-puissante. Quand nous l'aurons, le monde sera à nous. »

Quelle était cette arme ? « Ce n'est pas l'argent, ce ne sont pas les places, ce n'est pas la considération publique. Mettez tout cela au second plan, leur disait-il. Mais avant tout, emparez-vous de la presse. La presse, c'est tout. Ayant la presse, nous aurons tout le reste. »

Sans doute Crémieux parlait surtout du journal, mais on peut en dire autant de toutes les productions qui sortent de vos presses et qui s'étalent aux devantures de vos librairies. Combien leur influence est grande pour le bien comme pour le mal ! Ce sont de bons livres qui ont converti S. Augustin, S. Ignace et bien d'autres. Mais combien les mauvais livres, combien la mauvaise presse n'ont-ils pas perverti de malheureux lecteurs ! Combien de ruines n'ont-ils pas causées ! Ce sont les écrits de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et de tous les impies du XVIIIe siècle, répandus à profusion, qui ont amené la grande Révolution. Ne sont-ce pas les doctrines communistes et anarchistes répandues à grands frais par les livres et les journaux qui aujourd'hui encore surexcitent les esprits, déchaînent les appétits et fomentent les troubles sociaux ? Ne sont-ce pas les romans immondes produits par les malfaiteurs de la plume, et qui s'étalent dans les bibliothèques des gares et à la devanture de tant de librairies sans conscience, qui sont la cause de la baisse de la morale et de la désorganisation de la famille ?

Eh bien ! ce que le livre et le journal peuvent pour le mal, ils le peuvent également pour le bien. Si les écrivains, imprimeurs et libraires sont tout-puissants pour détruire et pervertir, ils sont tout-puissants aussi pour édifier et convertir. Ayez, m. f., la noble ambition d'être du nombre de ces derniers. Considérez votre tâche comme un apostolat. N'écrivez, n'imprimez, ne vendez que des livres et des journaux capables d'élever les esprits en leur donnant la vérité, d'ennoblir les cœurs en leur présentant toujours le bien comme idéal.

II. — *Il est étendu*

L'apostolat que vous exercerez ainsi ne sera pas seulement tout-puissant, il sera encore extrêmement étendu.

Un proverbe latin dit : « *Verba volant, scripta manent.* » Il est vrai, et je le montrerai tout à l'heure. Mais pour le moment je serais tenté de le modifier dans le sens contraire et de dire : — Les paroles restent et ne sont entendues que là où elles sont prononcées, tandis que les livres et les journaux s'envolent dans tous les coins du monde. — Sans doute, ma première affirmation n'est plus vraie depuis qu'on a la T. S. F. La parole du conférencier qui parle au micro, emportée dans toutes les directions par les ondes, est entendue par des milliers et des milliers d'auditeurs, jusque dans les moindres hameaux. Eh bien ! l'apostolat que vous exercez par le livre et le journal participe de quelque manière à cette universalité. Les doctrines que vous imprimez se trouvent répétées autant de fois que leur tirage comporte d'exemplaires. Emportées par la poste dans tous les coins de la France et du monde, elles sont lues par des milliers et des milliers de personnes. Comme le disait Pie XI, à l'occasion de l'Exposition de la Presse catholique à Rome au début de 1936, vos livres, vos revues, vos journaux

sont les haut-parleurs qui font entendre partout la parole du Pape et les enseignements de l'Eglise, qui portent à ceux qui n'ont pu les entendre les sermons et les conférences de nos orateurs catholiques. — Ils ne sont pas seulement les porte-paroles de l'Eglise, ils sont aussi les porte-paroles de la France, et dans les pays étrangers, bien loin par delà nos frontières, par delà les mers et les océans, on juge de notre pays, de sa mentalité, de ses mœurs, d'après les livres, revues et journaux qui viennent de France.

Vous voyez dès lors combien il importe, pour la bonne cause et aussi pour le bon renom de notre pays, que les pages imprimées que vous lancez dans le public et auxquelles tous, chacun à votre manière, vous collaborez, soient honnêtes et dignes des fils soumis de l'Eglise et des bons Français que vous êtes. Cela est d'autant plus nécessaire que tout ce qui vient de France est attendu et lu avec une curiosité toute particulière. A tort ou à raison, la France passe pour le pays du bon sens, du jugement sain; elle fut pendant de longs siècles dans le monde le champion de la vérité, de la justice et du droit ; durant tout son passé elle fut parmi les nations le sergent de Dieu et par ses gestes le soutien de l'Eglise et du Christ. On croit à l'étranger qu'il en est toujours ainsi, et voilà pourquoi on y accorde tant de confiance aux doctrines qui viennent de chez nous et on les adopte si volontiers. Dès lors, quelle responsabilité pour les propagateurs de ces doctrines, et quel mérite pour vous, m. f., si vous avez à cœur de n'être jamais les apôtres que de doctrines saines, prêchant toujours le respect de l'ordre social, de la morale et de la religion !

III. — *Il est de longue durée*

Tout-puissant, très étendu, l'apostolat de la presse est également de très longue durée.

Vous serez morts depuis longtemps que les livres que vous composez et que vous imprimez seront encore là. Ils empliront les rayons des bibliothèques, où vos enfants et vos petits-enfants viendront les consulter et les lire. Les générations futures se les transmettront comme un héritage précieux, ou, si elles s'en défont, ce sera pour les céder ou les vendre à des travailleurs de l'esprit qui y puiseront les idées, les doctrines que vous y avez enfermées et à leur tour les transmettront à leurs contemporains.

Le conférencier qui parle au micro est entendu par des milliers d'auditeurs ; mais combien parmi ceux-ci ont peine à suivre son discours et ont déjà oublié la phrase qui précède en voulant écouter et saisir celle qui suit ! C'est ici qu'est vrai le proverbe latin que je vous rappelais tout à l'heure : « *Verba volant, scripta manent.* » Oui, les paroles s'envolent, mais les écrits, les livres restent et continuent à faire le bien ou le mal longtemps après qu'ils ont été imprimés, longtemps après que ceux qui les ont écrits, imprimés ou vendus, ont disparu de la scène de ce monde, augmentant leur mérite ou leur faute selon qu'ils ont mis leur plume, leurs presses ou leur publicité au service du bien ou du mal.

On raconte qu'un écrivain coupable, un Voltaire quelconque, condamné à l'enfer pour y expier le mal causé par ses livres, y voyait chaque jour son supplice s'aggraver, ses souffrances augmenter. Et comme il s'en étonnait, il lui fut répondu : « Ne comprends-tu pas que ton châtiment augmente sans cesse, parce que sans cesse augmente le péché qui te l'a mérité ? Tu as quitté la terre, mais tes livres pervers y sont toujours, ils continuent d'être lus et de perdre les âmes ; les ruines que tu as causées de ton vivant continuent de grandir et de s'accumuler. Malheureux ! tu continues de faire la guerre à Dieu, et tu t'étonnes que Dieu appesantisse de plus en plus sur toi le bras de sa justice ? »

Le contraire se produira pour vous, chers protégés de l'Apôtre bien-aimé. Vous serez morts depuis longtemps que les générations futures continueront de lire les excellents ouvrages que vous avez composés, imprimés ou contribué à répandre. Les jeunes gens y apprendront à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir ; ils y puiseront les preuves de leur foi, qui feront d'eux des catholiques affermis et vaillants. Les conférenciers, les prédicateurs s'en inspireront pour composer leurs discours ou leurs sermons, et par leurs lèvres, c'est encore vous qui prêcherez, qui travaillerez à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Par vos écrits et par vos livres, vous continuerez d'être apôtres comme S. Jean votre Patron, longtemps après votre mort. Et comme Dieu est juste et ne laisse aucun mérite sans récompense, la gloire dont vous jouirez dans le ciel augmentera, à votre grande joie, dans la proportion du bien que vos livres continueront de faire sur la terre.

Soyez donc heureux et fiers de votre noble profession, chers ouvriers du livre, et que, malgré les difficultés de l'heure, S. Jean la rende toujours plus féconde et plus prospère ! Ainsi soit-il.

EN LISANT

NOBLESSE DE L'INSTITUTEUR CATHOLIQUE

Nous empruntons à un ouvrage tout récent, Les Maîtres de la Pédagogie contemporaine, *par les Docteurs Fr. de Hovre et L. Breckx (in-8 de 500 p., avec de très nombreux portraits, 50 f. ; Bruges, Ch. Beyaert, et Paris, Casterman), la page suivante de Bernard* OVERBERG *(1756-1826).*

Je suis instituteur, c.-à-d. je suis appelé par Dieu, préposé par mes supérieurs, rémunéré par la communauté, lié par un serment, pour être un maître de vérité, un formateur à la vraie sagesse et à la crainte de Dieu, et cela non pas pour un, deux ou trois enfants, mais pour toute une école. Plus le nombre de mes élèves est grand, plus grande est ma responsabilité.

Je suis instituteur, c.-à-d. je dois être le remplaçant des parents, qui envoient leurs enfants à l'école ; le père spirituel des élèves qui me sont confiés ; je dois aider les parents dans l'œuvre de l'éducation, et combler, dans la mesure du possible, ce qui manque, par leur faute ou autrement, à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants. Quel cœur et quels soins paternels ne dois-je pas y apporter !

Je suis instituteur, c.-à-d. on m'a confié la pépinière de la commune, qui formera plus tard tout le village, et dont chacun attend beaucoup de bien : les parents : des enfants obéissants ; les maîtres et maîtresses : des serviteurs et des servantes fidèles ;